Remarques sur les collections londoniennes d'histoire naturelle,

par M. A. Guillaumin.

Je n'ai pas la prétention de connaître Londres à fond après un séjour d'un mois[1], cependant ayant visité en détail toutes les collections d'Histoire naturelle appliquée: British Museum of Natural History, Imperial Institute, Museum of practical Geology, collections de la Société Linnéenne à Burlington House, «Zoo» et jardin de la Société Royale de Botanique à Regent's Park, jardins royaux de Kew, des Apothicaires à Chelsea, de la Société royale d'horticulture à Wisley, et grands parcs de Kensington Gardens, d'Hyde Park, de Saint-James, de Battersea et le Green Park, j'ai fait quelques observations que je crois utile de résumer ici car on pourrait en tirer profit en France pour la présentation de collections qui peuvent rivaliser de richesse avec celles d'Angleterre et les surpassent parfois.

Qu'il s'agisse de collections mortes ou vivantes, la présentation est dominée par trois idées:

1° Permettre aux visiteurs de trouver rapidement ce qu'ils désirent voir ou ce qui est le plus intéressant;

2° Présenter les objets dans les meilleures conditions possibles;

3° Apprendre quelque chose au public.

Dès l'entrée des musées ou des jardins, des plans très nets et à échelle suffisante permettent de s'orienter et les objets particulièrement remarquables : acquisitions nouvelles, pièces rares, plantes particulièrement fleuries, sont mentionnées sur un tableau avec l'endroit précis où on peut les voir.

Tandis que, chez nous, on loge les collections dans d'anciens palais, dans des chapelles désaffectées ou dans des bâtiments neufs mais construits sans aucun souci de ce qu'ils devront contenir, les musées anglais sont adaptés à ce qu'ils renferment; ce sont donc des bâtiments en fer et briques le plus souvent, consistant en galeries étroites et pas trop hautes, très claires, avec de larges dégagements, dépourvues d'ornements architectu-

[1] Grâce à l'hospitalité de la Maison de l'Institut et à une subvention de la Caisse des recherches scientifiques.

raux inutiles ou sans rapport avec les collections, et bien aérées au moyen de fenêtres à guillotine dont la partie mobile est en haut ce qui permet de donner de l'air sans craindre que le vent ne déplace ou renverse les objets. De plus, comme les musées anglais restent ouverts beaucoup plus tard que chez nous (jusqu'à 20 heures le samedi afin que les travailleurs puissent profiter des loisirs de la semaine dite anglaise), un éclairage électrique très abondant est réalisé. Des précautions nombreuses contre l'incendie n'en sont pas moins prises : non seulement les galeries peuvent se compartimenter par des rideaux ou des portes de fer et le chauffage ne se fait qu'à la vapeur ou à l'eau chaude, mais afin de supprimer tout emploi d'allumettes ou de gaz, les capsules où sont ramollis les échantillons à étudier sont chauffées électriquement et dès qu'un réchaud fonctionne, une ampoule rouge très visible s'allume automatiquement.

Dans les galeries, on ne cherche pas à tout exposer mais à mettre sous les yeux du public un choix de pièces les mieux préparées, les plus instructives (tels les animaux en action et dans leur milieu) et entourées d'un luxe inouï de notices, photographies, croquis, cartes de répartition dans l'espace et échelles d'ancienneté dans le temps; pour certains détails trop petits, des loupes sont fixées au dessus des objets et même de nombreux microscopes, fixés sur des tablettes et éclairés électriquement, sont mis à la disposition des visiteurs.

Aux fossiles, on joint de plus des reconstitutions, des modèles grossis des organes intéressants ainsi que des animaux ou des plantes actuels à titre de comparaison.

Pour la géologie, aux roches et fossiles caractéristiques sont jointes des séries spéciales consacrées à l'action de l'eau, des glaciers, du vent, à la définition des dyke, faille, etc., aux divers types de plissements et cela à grand renfort de photographies.

A la minéralogie est jointe une série appliquée (matériaux de construction, combustibles, etc.).

La présentation des collections mortes de botanique est ce qui m'a le plus frappé, non pas que leur aspect soit spécialement artistique mais parce qu'il est particulièrement ardu de les présenter de façon à intéresser le public et cependant j'ai vu, au moment des examens, des élèves d'écoles correspondant à nos écoles primaires supérieures ou à nos lycées, les parcourir un crayon à la main, prenant des notes et des croquis.

Trois séries sont réalisées :

La première, qu'on peut appeler la série morphologique, sert à définir les divers organes et les formes de ceux-ci qui sont expliquées par de courtes notices et des échantillons de feuilles, de tiges, de racines, de fleurs, etc.

La deuxième série, ou série systématique, passe en revue toutes les familles végétales; pour chacune d'elles, à côté d'une courte description,

d'un diagramme et d'une coupe longitudinale grossis de la fleur, sont exposés les principaux types secs ou en alcool[1] avec croquis ou photographies ; leurs produits, la carte de leur répartition géographique et l'échelle de leur ancienneté géologique.

A cette série, est joint un herbier monté sur volets vitrés où figurent toutes les plantes de la flore anglaise avec indication de leurs caractères distinctifs.

La troisième série, ou série biologique, montre les divers organes utilisés dans l'alimentation, des exemples de gigantisme et de nanisme, de monstruosités, les particularités des plantes parasites, désertiques, aquatiques, de terrains salés, de montagnes, etc., les rapports des insectes et des plantes (pollinisation, plantes dites carnivores), le mécanisme de la fécondation et des mouvements, le tout avec des échantillons, des photographies, des modèles grossis, des notices détaillées et des dessins de coupes micrographiques.

Les collections de botanique appliquée sont groupées tantôt par famille, tantôt par sortes de produits (textiles, oléagineux, alimentaires, etc.). Ce dernier procédé intéresse évidemment plus les non-spécialistes surtout lorsqu'il est accompagné à profusion de dioramas et de diagrammes indiquant la production, la consommation et la valeur.

Il y a lieu de signaler aussi la disposition des herbiers bien que ceux-ci (sauf l'herbier d'Angleterre cité plus haut) soient réservés aux chercheurs mais pas mis à la disposition du public. Ils sont disposés dans des armoires fermant par une porte, disposées perpendiculairement aux parois longitudinales des galeries, de chaque côté des fenêtres, limitant ainsi des places de travail particulièrement bien éclairées. Les paquets, de petite taille, ne sont pas serrés entre deux cartons et les chemises sont superposées à même dans ces cases. Les familles et les genres sont rangés dans l'ordre systématique et les espèces — au moins à Kew — dans l'ordre géographique à l'intérieur duquel elles suivent l'ordre alphabétique.

L'idée d'enseignement se retrouve dans les jardins zoologiques où beaucoup d'animaux (mammifères marins, ours, caprins, certains singes, oiseaux d'eau, poissons et surtout reptiles et batraciens) sont exposés dans un cadre représentant leur milieu naturel, ou d'autres (zèbres, bisons, buffles, antilopes, etc.) sont présentés par séries avec notices et dessins coloriés expliquant leurs différences spécifiques. On a même soin de donner aux cormorans et aux pingoins leur pitance de poissons vivants dans une immense cuve de verre fortement surélevée de façon à ce qu'un nombreux public puisse suivre leurs évolutions sous l'eau.

[1] Les échantillons conservés en alcool sont particulièrement frappants car on leur a maintenu une couleur verte très voisine de la couleur naturelle au moyen d'un traitement par l'acide acétique et un sel de cuivre.

Pour les plantes vivantes, même souci d'enseignement, puisqu'elles sont nommées non seulement dans les jardins botaniques mais même dans les parcs et jusque dans les petits squares où des étiquettes donnent les noms des variétés de plantes d'ornement employées dans la décoration des corbeilles.

Evidemment les jardins botaniques possèdent tous des écoles de botanique où les plantes sont rangées dans l'ordre systématique en plates-bandes mais les arbres et arbustes sont groupés dans de vastes arboretum et fruticetum où ils peuvent prendre tout leur développement sans nuire aux plantes herbacées qui sont seules alignées dans les plates-bandes.

A côté des écoles de botanique, existent, en plein air ou en serres, des groupements géographiques (plantes de l'Afrique australe, du Mexique, de l'Australie, etc.) et biologiques (plantes de rocailles, désertiques, de milieux très humides, d'ombre, etc.).

Dans le parc d'agrément de Battersea, on a même réalisé un «jardin subtropical». Le nom est évidemment exagéré mais il n'en est pas moins intéressant de voir réunies, dans une jolie scène paysagère, une belle série de plantes succulentes, des *Dracæna*, des *Cordyline*, et de nombreux représentants de la flore australienne (*Eucalyptus*, *Légumineuses*, *Protéacées*).

Je noterai, en terminant que dans les musées londoniens ont lieu, chaque jour, des conférences-promenades dirigées par des spécialistes qualifiés dans une partie ou l'autre des collections et qu'à certains jours dits «jours d'étude» les prix d'entrée sont majorés afin de diminuer l'affluence du public et laisser plus de tranquillité aux travailleurs largement admis.

S'il me fallait condenser en quelques mots ce qui m'a le plus frappé dans la visite des musées britanniques, je dirais que la muséologie y est très avancée et la pédagogie développée à un degré surprenant.